

Dominique Rougé

Université Pédagogique
de Cracovie

RENÉ LAFORGUE
LECTEUR DE BAUDELAIRE
ET ROUSSEAU. UNE LECTURE
AUTOBIOGRAPHIQUE ?

Dans une lettre que Freud envoie le 5 février 1928 à René Laforgue on peut lire la réflexion suivante : « Cela me déroute parfois que les analystes eux-mêmes ne soient pas radicalement changés par leur commerce avec l'analyse ».¹ Freud pensait aux premiers psychanalystes mais aussi à Laforgue et à la première génération de ses élèves français qui opposaient le génie latin à la lourdeur conceptuelle allemande et rechignaient à accepter en bloc les conceptions freudiennes. Laforgue appartient au premier cercle des élèves français de Freud mais leurs relations furent toujours marquées par une profonde ambivalence et le père de la psychanalyse était méfiant envers le psychanalyste français (que certains nommèrent le Ferenczi français), il lui préférait Marie Bonaparte. Celle-ci comme Laforgue appliqua la psychanalyse à la littérature et les lectures qu'infligèrent ces deux auteurs à Poe, Baudelaire et Rousseau contribuèrent à donner une mauvaise réputation aux lectures psychanalytiques des chefs-d'œuvre. Nous allons dans cet article nous focaliser sur les lectures de Baudelaire et Rousseau qu'effectua Laforgue et nous verrons qu'elles peuvent être considérées comme une autobiographie camouflée, ces deux génies partagent leur névrose d'échec avec leur lecteur. Laforgue lit ces écrivains pour conforter ses thèses et les confronter à celles de Freud et d'autres auteurs.

René Laforgue naquit en 1894 en Alsace et il servit dans l'armée allemande durant la grande guerre. Elisabeth Roudinesco parle de lui comme d'« un gourou à la Ferenczi » et comme le hongrois il passa continuellement à l'égard de Freud d'une tendance à la flagornerie à la révolte. Comme Ferenczi il dut subir les remontrances et une attitude hautaine du père de la psychanalyse. Roudinesco compare sa destinée à celle des premiers disciples de Freud : « son histoire ressemble à celle des juifs de l'empire austro-hongrois, déracinés, ballotés entre plusieurs religions ou nationalités ».² Laforgue fut souvent accusé d'être un psychanalyste mondain, lié avec les personnalités connues de l'époque, il analysa entre autres la célèbre spécialiste de l'enfant, Françoise Dolto.

En tant qu'auteur Laforgue revint sans cesse à ses conceptions sur la névrose familiale, la névrose d'échec et cette dernière va nous intéresser car Rousseau comme

¹ André Bourguignon, « *Mémorial* », *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 15, *Mémoires*, 1977, p. 235.

² Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 1, Paris, Seuil, 1986, p. 290–291.

Baudelaire vont lui servir à promouvoir ce concept. Il essaya d'imposer dans le vocabulaire psychanalytique le terme de « scotomisation » et n'arriva pas à le faire accepter par Freud qui parle de leur différend à ce sujet dans son article *Le fétichisme* et dans *Inhibition, symptôme et angoisse*. André Bourguignon écrit à propos de cette querelle sur le vocabulaire: « Il est vraisemblable que la discussion sur la scotomisation n'aura pas été vaine, car elle conduit Freud à une élaboration plus poussée du concept de déni, celle que nous trouvons dans l'article sur le fétichisme ».³

Mais Laforgue pendant l'occupation va avoir un comportement ambigu, il lui sera reproché sa collaboration avec les nazis afin d'être publié et ses rapports privilégiés avec Matthias Göring, cousin d'Heinrich, qui était le propagateur d'une psychothérapie aryenne. Certains insisteront lors de l'épuration sur cette attitude veule, d'autres évoqueront l'aide que dispensa Laforgue à des juifs lors de ces temps troubles. Il sera blanchi des accusations de collaboration par un tribunal à la Libération et partira pour le Maroc où il sombrera dans le mysticisme, deviendra une sorte de gourou et, d'après certains, développera des conceptions philosophiques racistes. Il reviendra finir sa vie en France et disparaîtra en 1962. Alain de Mijolla, qui, contrairement à Elisabeth Roudinesco, n'éprouve aucune sympathie pour Laforgue, évoque son « désastre » ainsi : « René Laforgue s'est vraiment mis au service d'une destinée vouée à l'échec, la sienne, en multipliant de tous côtés des provocations qui, quel que soit le prix dont il les a payées dans la réalité, eussent pu lui coûter bien davantage encore ».⁴ Et bien que condamnant l'usage de la psychopathologie pour critiquer un adversaire, il écrit à son propos : « Je ne puis m'empêcher de penser que je n'ai connu que des organisations psychiques de type pervers ou paranoïaques pour avoir, chacune à l'opposé un tel rapport à la vérité. Pour les unes comme pour les autres il n'y a pas de mensonge, les unes parce qu'elles ne peuvent être que mensonges, les autres parce qu'elles ne se veulent que vérité ».⁵ Les jugements sévères de cet auteur confortent un de nos présupposés qui est que, lorsqu'il parle de Baudelaire et Rousseau, Laforgue nous esquisse aussi un portrait de lui-même.

L'ÉCHEC DE BAUDELAIRE

Laforgue publie cet ouvrage en 1931 alors qu'il cherche à promouvoir ses concepts d'échec et de névrose familiale et d'autopunition. Le poète va lui servir de cobaye, ce qui va susciter la fureur des surréalistes qui s'en prennent à cette étude et son auteur en parlant de « prédominance de la saloperie ».⁶ Laforgue d'emblée réduit Baudelaire au statut de cas pathologique : « Baudelaire n'est qu'un homme parmi d'autres, un malade parmi d'autres malades ».⁷ Et par l'intermédiaire de Baudelaire il cherche à établir le mal des baudelairiens qui se complaisent dans la lecture de l'œuvre du poète : « Nous

³ André Bourguignon, « *Mémorial* », op.cit, p. 254.

⁴ Alain de Mijolla, « La psychanalyse et les psychanalystes en France entre 1939 et 1945 », *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse* 1, 1988, p. 196.

⁵ Alain de Mijolla, *Freud et La France 1885-1945*, Paris, PUF, p. 824.

⁶ *Le Surréalisme au service de la Révolution, Prédominance de la saloperie*, 1933, p. 26.

⁷ René Laforgue, *L'échec de Baudelaire*, Paris, éditions du Mont-Blanc, 1964, p. 17.

espérons pénétrer ainsi un type particulier de malades, celui des amoureux des *Fleurs du Mal*, c'est-à-dire des amoureux de leur propre déchéance ». ⁸ Tout comme Nordau, Laforgue pense que Baudelaire est un danger pour l'équilibre mental de ses lecteurs, un corrupteur (ce qui aurait ravi le poète) et il considère les baudelairiens comme des malades, des criminels, des monstres, victimes et bourreaux. Il suffit donc de pécher par pensée, d'écrire plutôt que d'agir pour être désigné comme coupable.

Laforgue construit son argumentation à partir de sa lecture des *Fleurs du Mal* et des Journaux et correspondances du poète, étrangement il ne puise pas dans *Les petits poèmes en prose*. De même il n'évoque pas le diagnostic d'hystérie qu'avec lucidité Baudelaire porte sur lui-même. Le poète fait preuve d'une remarquable intuition car à son époque cette névrose est considérée comme exclusivement féminine. La tâche à laquelle s'adonne le psychanalyste va donc consister à conforter ses hypothèses de départ. Il débusque derrière le masochiste le sadique, et va chercher dans le conflit avec son beau-père des indices d'une névrose familiale qui engendrera un pervers. Bien sûr il s'attarde sur le conflit avec le beau-père, il cède à ce que Gilles Deleuze, bien plus tard, dans sa critique des conceptions de Marthe Robert nommera « l'oedipianisation de la littérature » ⁹. La biographie du poète ne sert qu'à justifier l'œuvre, et cette dernière, de création esthétique, se transforme en production pathologique. Laforgue expertise le poète mais simultanément défend face à Freud ses théories, confronte ses conceptions avec celles de son maître. Ainsi le fiasco avec Madame Sabatier, les humiliations dues à Jeanne Duval et le goût des prostituées reprennent l'argument de l'article *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*. Dans la description du fétichisme, du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, du sadisme et du masochisme, Laforgue à vrai dire se contente de commenter des articles sur les mêmes thèmes qu'a publiés Freud peu auparavant comme *On bat un enfant*, *Le problème économique du masochisme*, etc. Lorsqu'il conclut sa lecture psychopathologique par ces mots : « Baudelaire illustre bien le cas de ces névrosés qui ne commettent leur délit que pour éprouver la volupté de l'angoisse, puis celle du remords et de la punition » ¹⁰, il nous donne une copie conforme de l'article freudien *Les criminels par conscience de culpabilité*. Baudelaire n'est plus qu'un cas pathologique mais le lecteur se demande alors comment ce « pervers », ce « grand névrosé » voué à son autodestruction a pu élaborer une œuvre et n'est pas resté enfermé dans la jouissance stérile de son mal. Laforgue est silencieux sur les racines de la création artistique, du coup il ne traite pas du processus de sublimation qui permet à partir de l'ordure de faire du beau. Par ailleurs le poète, avait lui-même, dans son poème en prose *Les fenêtres*, exprimé avec grâce l'idée du psychanalyste pour qui il était : « le voyeur de ce qui se passe sur la scène de son imagination ». ¹¹ Nous verrons plus loin que Laforgue n'est pas conscient que le poète est un enfant qui joue, Freud avait remarqué ce jeu propre aux créateurs littéraires qui jouent à cache-cache avec leur lecteur et eux-mêmes. Laforgue semble ignorer aussi la formule célèbre de Baudelaire pour qui « Le génie, c'est l'enfance retrouvée à volonté ».

⁸ Ibidem, p. 18.

⁹ Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993.

¹⁰ René Laforgue, *L'échec de Baudelaire*, op.cit., p. 152.

¹¹ Ibidem, p. 138.

Bien après Laforgue, dans son livre dans *L'échec de Pavese*¹², Dominique Fernandez soumettra l'écrivain italien à une psychanalyse réductrice de ce type, en s'appuyant sur les mêmes présupposés que *L'échec de Baudelaire*. Il semblerait que pour ces auteurs la biographie de l'artiste donne la vérité de ses textes. Le psychanalyste Jean Bellemin-Noël critiquera violemment cette sorte de « beuvisme » et se focalisera sur *l'inconscient du texte*, sans s'intéresser au « petit tas de secrets » que dissimule leur auteur.¹³

JEAN-JACQUES ROUSSEAU : PSYCHOPATHOLOGIE DE L'ÉCHEC

Le texte sur Jean-Jacques Rousseau contenu dans *Psychopathologie de l'échec*¹⁴ reprend en partie un article publié en 1927 dans la Revue Française de Psychanalyse. Son lecteur d'aujourd'hui doit savoir que ce livre de Laforgue fut publié pour la première fois en 1941 et qu'il dut se compromettre auprès de l'occupant pour le faire éditer. Alain De Mijolla cite une lettre qu'il écrivit à propos de ce livre à Mathias Göring, responsable nazi qui avait pour tâche d'instaurer une psychothérapie psychanalytique aryenne, déjudaïsée : « La publication de mon livre montrera de façon exemplaire qu'il ne faut pas avoir peur, même dans les circonstances actuelles, de continuer à travailler à l'application pratique de nos théories sur la production et la psyché. Elle montrera aussi que précisément le national-socialisme favorise la poursuite de ce travail en essayant d'amener les hommes à une conception plus saine de l'humanité, de la vie et de la création ».¹⁵ Plus tard Laforgue plaidera qu'il avait écrit un chapitre sur Hitler qu'il dut retrancher du livre mais étrangement il ne le publia pas après la libération. En revanche à côté du texte sur Rousseau figurent des études sur Robespierre et Napoléon mais surtout une autre intitulée *Psychologie des masses révolutionnaires et syndrome d'échec*.

Pour revenir à Rousseau il convient de dire que celui-ci fut l'objet de l'attention malveillante de nombre d'aliénistes et psychiatres, qu'il se retrouva enfermé dans différentes entités pathologiques et fut rarement écouté par ceux-ci. Frédéric Gros énumère des diagnostics qui lui ont été attribués par les spécialistes : « Misanthropie hypochondriaque (Dr Morel, délire de persécution (DR Ball), neurasthénie (Dr Régis), fétichisme (Binet), masochisme et exhibitionnisme (Dr Cabanès), psychopathie (Janet), etc. »¹⁶ Cependant Régis (que cite Grasset), le maître d'Hesnard, un des introducteurs de la psychanalyse en France, bien qu'il le considérât comme un déséquilibré écrivit à son endroit : « Il m'apparaît non seulement comme un grand écrivain, mais comme une nature tendrement exquise, comme un être essentiellement doux et bon, dont les défaillances morales relevaient de la morbidité plutôt que du vice et qui suivant la juste opinion de Brunetière, puisa dans sa sensibilité hyperesthésiée, avec le principe de sa névrose délirante, celui-même de son talent ».¹⁷ « J.-B. Pontalis voit l'attitude des

¹² Dominique Fernandez, *L'échec de Pavese*, Paris, Grasset, 1967.

¹³ Jean Bellemin-Noël, *Vers L'inconscient du texte*, Paris, PUF, 1996.

¹⁴ René Laforgue, *Psychopathologie de l'échec*, Paris, Payot, 1950.

¹⁵ Alain de Mijolla, *Freud et la France 1885-1945*, op.cit, p. 824.

¹⁶ Frédéric Gros, *Création et folie*, Paris, PUF, 1997, p. 74.

¹⁷ Joseph Grasset, *Demi-fous et demi-responsables*, Paris, Alcan, 1907, p. 149.

psychiatres envers Rousseau comme une objectivation défensive, il dit : « Poser le diagnostic de paranoïa ne ferait que renforcer l'illusion inhérente à la position du tiers objectif : ce que détecte le paranoïaque est le plus souvent la vérité latente de l'autre ». ¹⁸ Pontalis nous suggère donc les raisons pour lesquelles Rousseau est réduit au silence Rousseau et ravalé au statut de fou. Nous ajouterons en ce qui concerne la démarche de Laforgue un avertissement de Jacques Hochmann qui complète le propos de Pontalis : « Le point de vue génétique est essentiellement un point de vue antidépressif, une défense maniaque sans laquelle il est impossible de vivre et de penser. Rousseau malgré son retour constant au problème des origines, origines du langage, origines de la société, le savait bien, qui a toujours affirmé que sa description de l'état de nature était un mythe ». ¹⁹ Ignorer cette remarque conduit à théoriser de façon « paranoïaque » sur Rousseau.

Il nous semble que dans son étude de 1927 Laforgue était bien plus admiratif du génie de Jean-Jacques que dans le texte publié en 1941 dans *Psychopathologie de l'échec*. Est-ce dû à l'air du temps ? Dans son premier texte il écrivait : « Aussi longtemps qu'il s'agit de faits sur lesquels Rousseau put avoir un contrôle objectif, on peut se fier à lui. Dès qu'il s'agit de leur interprétation, elle est fautive et n'a qu'un but : sauver l'auteur devant son propre sentiment de culpabilité qui l'écrase ». ²⁰ Le texte de 1941 est une série de longues citations de passages connus des *Confessions* et des *Rêveries du promeneur solitaire* chacune suivie d'un commentaire dont l'unique but semble être de consolider les préconceptions de Laforgue et est aussi comme dans le cas de Baudelaire une lecture dogmatique pour montrer que l'écrivain n'a pas résolu le conflit œdipien : meurtrier par sa naissance de sa mère et complice involontaire du père qui en le concevant fut l'instigateur de ce crime.

Cette lecture des écrits de Rousseau va s'appuyer sur les hypothèses de départ du psychanalyste qui ne les remettra jamais en question : il suit les traces de l'écrivain qui progresse vers la déchéance mentale. Laforgue isole une triade : exhibitionnisme, confession, délire et au long de sa lecture découvre toutes les perversions classiques qu'il avait décelées chez Baudelaire. Le fait de se « confesser » est pour lui un signe pathologique de plus, il ne tient pas compte de la recherche vaine d'un interlocuteur ni de la mise en récit de sa propre existence, ce que bien plus tard Paul Ricoeur signalera comme un des effets de l'écriture dans *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre*.

Tout comme Baudelaire l'auteur des *Confessions* est atteint d'une impuissance psychique dont Laforgue voit l'origine dans son masochisme et une homosexualité refoulée. Jean-Jacques semble être le patient idéal mais il cesse d'être un artiste, il devient « le cas Rousseau ». Dans son étude de 1927 Laforgue s'interrogeait encore : « Qu'est-ce qui a poussé Rousseau de la perversion vers la littérature d'abord, la folie ensuite ? » ²¹ Dans son texte de 1941 son opinion est fondée : par la littérature l'auteur

¹⁸ Jean-Bertrand Pontalis, préface des *Confessions* 1, Paris, Folio-Gallimard, p. 23.

¹⁹ Jacques Hochmann, *Enfant abandonné, père abandonnant. Quelques réflexions sur un avatar possible du lien de filiation dans la vie et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau* in *Trente années de psychiatrie lyonnaise, Hommage à Jean Guyotat*, Lyon, Césura, 1991, p. 22.

²⁰ René Laforgue, « Etude sur Jean-Jacques Rousseau », *Revue Française de Psychanalyse* 2, 1927, p. 371.

²¹ René Laforgue, *Etude sur Jean-Jacques Rousseau*, op.cit, p. 376.

a voulu mettre en scène sa vie, par une démarche ambiguë mettre au grand jour ses secrets, son échec va le conduire vers la paranoïa et les *Rêveries du promeneur solitaire* ne seront plus que la pathographie d'un persécuté. C'est la répression des tendances perverses qui engendre le délire de persécution. Laforgue ne relève pas le paradoxe qui est le fondement de toute la démarche de Jean-Jacques et que François Roustang remarquera bien plus tard quand il déclare : « Combat absurde que Rousseau a poussé jusqu'à la caricature, car sa singularité réclame d'être reconnue comme méchanceté par tous les autres, alors qu'elle exige, pour se poser, de revêtir, aux yeux de tous, les traits de l'innocence ». ²² En effet Rousseau voulant plaider sa cause devient son propre procureur et amène une partie de ses contemporains à le disqualifier, que ce soit Diderot ou Voltaire, et ensuite les aliénistes à le réduire au rang de personnage pathologique. Le miroir qu'il tend à chacun de nous nous renvoie une image insupportable de nous-même. Pour beaucoup il sera le père de ce mouvement « morbide » que sera le Romantisme, un corrupteur des âmes. Personnellement Il nous évoque le Juge-Pénitent de *La Chute* de Camus dont la plaidoirie, le monologue ne sont qu'un long réquisitoire contre lui-même mais surtout contre autrui, le Clamence de Camus est une Belle âme tout comme Rousseau. Laforgue ne semble pas prendre en considération que le paradoxe de Rousseau réside dans sa revendication d'être reconnu par autrui comme sujet tout en enfermant celui-ci dans une position de voyeur ou de psychiatre.

Il nous semble cependant qu'à travers sa lecture de Rousseau Laforgue continue avant tout son dialogue malheureux avec Freud qui ne l'a jamais vraiment reconnu comme un élève fiable ni comme un interlocuteur valable et lui a préféré Marie Bonaparte. Le psychanalyste français va tout d'abord faire de Jean-Jacques un paranoïaque en reprenant la vulgate freudienne exposée dans *Le Président Schreber* sur l'homosexualité refoulée et les mécanismes de projection (il réussit l'exploit de ne pas citer une seule fois Freud afin de recevoir de la censure nazie l'autorisation d'être imprimé), puis il va reprendre comme dans son étude sur Baudelaire ses considérations sur la névrose d'autopuniton et d'échec.

Une incohérence dans le raisonnement de Laforgue est qu'il présente Rousseau comme un psychotique tout en postulant qu'il souffre d'une névrose d'échec. Pour lui Rousseau, comme Baudelaire, est dangereux, ils sont des perversificateurs de la jeunesse (thème à la mode dans la France de Pétain). Il est le père spirituel du romantisme mais surtout de la Révolution. Ce chapitre de *La névrose d'échec* se termine par une réflexion idéologique qui correspond à ce qu'il était de bon ton d'écrire dans la France occupée qui payait pour les crimes commis par la Révolution et pour les incuries du gouvernement de Front Populaire : « Avec le recul du temps, il est peut-être difficile de se représenter comment un homme aussi compliqué, aussi malade et diminué pouvait devenir le guide spirituel de toute une génération avant la Révolution. Mais n'était-il pas affligé d'un super-ego paternel qui le paralysait, et la France ne se trouvait-elle pas affligée d'une tradition féodale surannée et d'un roi dont elle ne pouvait encore se débarrasser ? Et n'est-ce pas ainsi qu'il est devenu le porte-parole de toute une époque prérévolutionnaire qui ne doute pas de ses sentiments, mais dont les pensées ont encore

²² François Roustang, *L'interlocuteur du solitaire* in *Feuilles oubliées, Feuilles retrouvées*, Paris, Payot-Rivage, 2009, p. 163–164.

la force de se traduire en actes ? Son charme n'a-t-il pas conquis l'élite aristocratique de son époque ? N'est-ce pas le sentiment de culpabilité, provoqué par ses idées dans la noblesse, qu'il préparait celle-ci à la grande Rédemption, à la Révolution dont elle allait être la principale victime ? ».²³ Il est à signaler qu'après la révolte étudiante de Mai 1968, deux éminents psychanalystes français (Bela Grunberger et Jeanine Chasseguet-Smirgel) sous le pseudonyme d'André Stéphane signèrent un pamphlet psychanalytique qui ressemble quelque peu par son « psychanalysme » au propos de Laforgue.²⁴

DÉPASSER LES IMPASSES DE LA LECTURE PSYCHANALYTIQUE

Laforgue comme Hesnard, Pichon, Allendy, psychanalystes qui voulurent adapter l'œuvre freudienne aux normes du « génie français » sont aujourd'hui oubliés, les lectures des auteurs du type de celles que fit Laforgue n'ont plus guère cours. Ce qui nous frappe chez cet auteur c'est sa volonté de vérifier ses présupposés qui concernent la sphère de la psychopathologie en ravalant Baudelaire et Rousseau au rang de cas. Il ne prend aucunement en compte le travail de création, le jeu qui est toujours constant chez celui qui écrit à moins qu'il ne soit le secrétaire de son propre délire comme le Président Schreber. Freud dans son article *Le créateur littéraire et la fantaisie*²⁵ voit l'auteur comme un enfant qui joue, qui s'invente un monde habitable (tout comme Baudelaire qui dans *Les fenêtres* s'invente une légende). Laforgue par ailleurs nous parle de Baudelaire et Rousseau comme de criminels, la pensée comme l'écrit équivaudraient pour lui à l'acte. D'une certaine manière il rejoint le pessimisme d'un Max Nordau qui comparait la plume ou le pinceau de l'artiste malfaisant, criminel avec le surin de l'assassin ou la cartouche du dynamiteur.²⁶ Les deux auteurs qu'il analyse agiraient en parole mais de façon nocive, au détriment de la société. Nous pouvons nous demander alors s'il s'agit dans les deux livres que nous venons d'étudier de psychanalyse de textes ou d'expertise psychiatrique.

Le concept de névrose d'échec n'est plus à l'honneur aujourd'hui tout comme celui de névrose de destinée. La névrose d'autopunition n'est plus d'actualité (elle inspira Lacan pour écrire sa thèse sur un cas de paranoïa d'autopunition²⁷). Il est possible de voir comme De Mijolla dans les travaux de Laforgue une autobiographie déguisée, lui-même ayant fait de sa vie un désastre : tout comme Rousseau il se brouilla avec la plupart de ses collègues et les théories qu'il défendit à la fin de sa vie sombraient dans le mysticisme. Cependant toutes les lectures psychanalytiques de la littérature peuvent encourir le reproche d'être autobiographiques, le lecteur utilisant l'œuvre comme un miroir, ce que Proust avait bien compris.

²³ René Laforgue, *La névrose d'échec*, op.cit., p. 133–134.

²⁴ André Stéphane, *L'univers contestationnaire*, Paris, Payot, 1969.

²⁵ Sigmund Freud, *Le créateur littéraire et la fantaisie* in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

²⁶ Max Nordau, *Dégénérescence* tome I, Paris, Alcan, 1894, p. V.

²⁷ Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975.

C'est pour ne pas tomber dans ce piège que nombre de psychanalystes ont affiné leurs réflexions en considérant la lecture analytique comme une rencontre où le lecteur est « l'analysé du texte », et ils analysent les émotions, les souvenirs que provoque en eux le texte, ce qu'ils nomment après Jacqueline Clancier le contre-texte.²⁸ Mais beaucoup d'entre eux insistent aussi sur le fait que l'analyse des textes n'est qu'un jeu et qu'il y a autant de vérité que de lecteurs. Ils en appellent à la modestie. Laforgue au contraire voulait prouver et il s'acharnait à réaliser cette tâche sans aucun humour.

Nous concluons par une reprise des idées avancées par Serge Videman qui critique la conviction qu'ont Freud et certains de ses élèves de posséder la vérité sur le patient ou l'artiste, il appelle à non pas proposer une interprétation figée, indiscutable mais une construction qui ne sera que personnelle et provisoire, il nous dit que « ce qui importe c'est que l'analyste sans égard à la réalité, ajuste et assemble ces matériaux pour construire un tout cohérent qui ne reproduit pas un fantasme préexistant dans l'inconscient du sujet, mais le fait exister en le disant ».²⁹

Summary

René Laforgue reading Baudelaire and Rousseau. An autobiographical reading?

Psychoanalysis of reading of the opus does not have a good reputation in our times. For the most part it stems from the fact that analyses have never stopped being full of themselves and have demanded a right to say the final word for a subject of the scrutinizing opus placing emphasis on the author's personality. René Laforgue, who belongs to the first fraternity of french psychoanalysts, was doing research connected with artists like Baudelaire or Jean-Jacques Rousseau treating them not as the artists but as patients. This analyse, which was carried out by Laforgue, is created to put the final touch to his own conception of the neurosis of defeat criticizing by Freud. It is possible also to read authors mentioned above by Laforgue in his biographical context. His suspicious connections with the occupier during the second world war ruined his reputation and resulted in his personal failure. It seems that a reason of this self-destruction was inattentive Freud's attitude to himself as well as his work.

Streszczenie

René Laforgue czytający Baudelaire'a i Rousseau. Lektura autobiograficzna?

Psychoanalityczne odczytanie dzieła literackiego nie cieszy się w naszych czasach dobrą reputacją. W dużym stopniu wynika to z faktu, że te analizy nigdy nie grzeszyły skromnością i rościły sobie prawo do powiedzenia ostatniego słowa na temat danego dzieła, kładąc nacisk na osobowość autora. René Laforgue, który należał do pierwszego kręgu francuskich psychoanalityków, prowadził badania poświęcone twórcom takim jak Baudelaire czy Jean-Jacques Rousseau, traktując ich nie jak artystów, lecz jak pacjentów. Analiza prowadzona przez Laforgue'a ma na celu nadanie ostatniego szlif wypracowanej przezeń koncepcji neurozy klęski, koncepcji krytykowanej przez Freuda. Można się również przyjrzeć odczytaniu wymienionych autorów przez Laforgue'a w kontekście autobiograficznym. Jego podejrzone kontakty z okupantem podczas drugiej wojny światowej zrujnowały mu reputację i doprowadziły do osobistej klęski. Wydaje się, że powodem owej autodestrukcji był lekceważący stosunek Freuda zarówno do niego samego, jak i jego dzieła.

²⁸ Jacqueline Clancier, « De la psychocritique au contre-texte », *Le coq Héron* 126, 1992.

²⁹ Serge Videman, *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970, p. 164.